

III

UN AMATEUR D'OUTRE MER

Le lendemain, vers midi, Georges Duménil achevait sa lettre à l'ami Champrigaux.

Marthe, un peu plus vaillante, mais aussi pâle que la veille, parut sur le seuil de l'atelier, glissa sans bruit jusqu'au siège occupé par l'artiste, et se penchant tout à coup pour l'embrasser :

— Bonjour, frère, lui dit-elle.

— Ah ! c'est toi, petite sœur, répondit-il en la maintenant ainsi penchée vers lui. Voyons un peu que je vous regarde. Hélas ! je te trouve encore bien fatiguée. . . .

— Non, je me sens mieux. . . .

Une toux qu'elle ne put retenir démentit ses paroles.

— Le froid de novembre t'aura saisie, murmura Georges. Encore du brouillard ce matin ! . . . Il te faudrait le ciel clair, le soleil. . . .

Et, tristement, ses yeux se dirigèrent vers la lettre commencée.

— Tiens, fit Marthe, qui regardait par-dessus l'épaule de son frère, tu écris à Jacques. . . .

— Je l'instruis de mon malheur, balbutia-t-il avec un certain embarras, et je lui demande un service. . . .

— Oui. . . . je sais. . . . deux mille francs. . . . pour que je passe l'hiver dans le Midi.

— Quoi ! . . . Marthe, tu as entendu. . . .

— Non-seulement ce qui s'est dit quant à ma santé, Georges. . . . mais encore les quelques mots qui te sont échappés touchant ton amour. . . .

— Ma sœur ! s'écria-t-il.

Elle l'interrompit.

— Ne voilà-t-il pas qu'il me gronde ! Mais il y a longtemps que je t'avais deviné ! Souviens-toi donc de ce jour où je te surpris répétant cette belle strophe de Victor Hugo :

Moi, pauvre ver de terre amoureux d'une étoile.

L'artiste, tout confus, baissait le front. Elle poursuivit avec un charmant sourire :

— Est-ce que je ne lui ai pas donné des leçons de piano. . . . à l'étoile ? Elle espère en toi, j'en ai le pressentiment. Courage donc, et sache conquérir la renommée qui vaut la fortune.

— Une fortune ! s'écria-t-il, oui, ce serait la condition de mon bonheur ! Qui me la donnera jamais !

— Eh ! répondit-elle en désignant la toile posée sur le grand chevalet, les fées de Domrémy. . . . les fées du bois Chenu. . . . Tu les as si gracieusement représentées qu'elles te doivent une récompense.

A peine achevait-elle ces mots, qu'un coup de sonnette retentit au dehors.

On entendit dans l'antichambre le pas de Françoise ; elle ne tarda pas à paraître sur le seuil de l'atelier.

— C'est un étranger, annonça-t-elle ; voici sa carte. . . .

— Fais entrer, dit-il, après y avoir jeté les yeux.

Puis, la repassant à sa sœur :

— Un nom qui m'est inconnu. . . . John Howel.

Il entra. C'était un homme de grande taille et de haute mine, qui paraissait avoir trente ans au plus. Sa tenue correcte, son visage aux traits accentués, ses longs favoris d'un fauve ardent, ses yeux bleus, tout attestait en lui la race anglo-saxonne. Il en était le type accompli.

— Excusez cette visite sans avoir été présenté, dit-il, avec une froide politesse et l'accent britanniques. J'ai su votre adresse par ce catalogue de la dernière exposition. . . . Monsieur Georges Dumesnil, n'est-ce pas ?

L'artiste s'inclina.

John Howel, désignant encore le livret qu'il tenait en main poursuivit :

— Si j'avais l'heureuse chance que le tableau portant ce titre : *Jeanne d'Arc sous l'Arbre des Fées*, se trouvât encore en votre possession, je demanderais à le voir. . . .

— C'est un honneur pour moi, répondit Georges ; mais permettez cependant cette observation, monsieur. . . . Vous me semblez être Anglais. . . .